

Sur les dunes

Ce récit parlera des dunes du Jutland, mais il ne commence pas là-bas ; il débute loin, très loin au sud, en Espagne : car la mer relie tous les pays ; transporte donc ta pensée en Espagne ! Comme il y fait chaud, comme c'est merveilleux ! Parmi les sombres lauriers scintillent les fleurs pourpres des grenadiers ; une brise fraîche souffle des montagnes vers les jardins d'orangers et les magnifiques galeries mauresques, aux coupoles dorées et aux murs peints. Dans les rues défilent des processions d'enfants, tenant des cierges et des étendards flottants, tandis qu'au-dessus des rues de la ville s'étend un ciel clair et pur, parsemé d'étoiles resplendissantes ! Des chants s'élèvent, les castagnettes claquent, jeunes gens et jeunes filles tournoient en danse sous l'ombre des acacias en fleur ; un mendiant est assis sur les marches d'un escalier de marbre, étanche sa soif avec une pastèque juteuse, puis retombe dans sa somnolence habituelle, ce doux sommeil ! Oui, tout ici ressemble à quelque rêve admirable ! Tout invite à une douce paresse, à de merveilleuses rêveries ! À de telles rêveries éveillées s'abandonnait aussi le jeune couple de newlywed, comblé de tous les biens terrestres ; tout lui avait été donné : la santé, le bonheur, la richesse et une position honorable dans la société.

— Il ne peut exister personne de plus heureux que nous ! disaient-ils sincèrement ; et pourtant il leur restait encore à gravir une marche de plus sur l'échelle du bonheur humain, si Dieu leur accordait l'enfant attendu, un fils, image vivante, physique et spirituelle, d'eux-mêmes.

Quel enfant bienheureux ! On l'accueillerait par une allégresse générale, par les soins les plus tendres et l'amour, par tout le bonheur que peuvent offrir à un homme la richesse et une noble parenté.

Leur vie était une fête perpétuelle.

— La vie est un don miséricordieux de l'amour, presque trop grand, illimité ! dit l'épouse. Et penser que cette plénitude de béatitude doit encore s'accroître là-bas, au-delà de la vie terrestre, s'accroître jusqu'à l'infini !... Vraiment, je ne suis même pas capable de maîtriser cette pensée, tant elle est immense !

— Elle est même trop présomptueuse ! répondit le mari. Eh bien, n'est-ce pas en somme une présomption que d'imaginer qu'une vie éternelle nous attend... comme pour des dieux ? Devenir semblables aux dieux — cette idée, c'est le serpent, père du mensonge, qui l'a insufflée aux hommes !

— Mais tu ne doutes pas de la vie future ? demanda la jeune épouse, et comme un sombre nuage glissa pour la première fois sur l'horizon sans nuages de leurs pensées.

— La religion nous la promet, les prêtres confirment cette promesse ! dit le jeune mari. Mais justement maintenant, me sentant au comble de la béatitude, je prends conscience combien il est arrogant, présomptueux de notre part d'exiger après cette vie une autre encore, d'exiger la prolongation de notre béatitude ! Ne nous a-t-on pas déjà donné ici, dans cette vie, tellement de choses que non seulement nous pouvons, mais devons pleinement nous en contenter !

— Oui, à nous il a beaucoup été donné, répliqua l'épouse, mais pour combien de milliers de gens la vie terrestre n'est-elle qu'une épreuve continuelle ; combien de personnes sont dès la naissance condamnées à la pauvreté, à l'humiliation, à la maladie et au malheur ! Non, si après cette vie n'en attendait pas une autre, les biens terrestres seraient répartis de façon trop inégale, et Dieu ne serait pas le Juge Tout-Juste !

— Même le mendiant vagabond possède ses joies, qui à leur manière ne le cèdent en rien aux joies d'un roi, propriétaire d'un palais somptueux ! répondit le jeune homme. Et selon toi, le bétail de labour, qu'on bat, qu'on affame et qu'on accable de travail, ne ressent-il pas le poids de son sort terrestre ? Ainsi l'animal aussi pourrait réclamer pour lui une vie d'outre-tombe, considérer comme une injustice sa basse place dans la hiérarchie des créatures.

— « Dans la maison de mon Père céleste, il y a plusieurs demeures », a dit le Christ ! répliqua la jeune femme. Le royaume des cieux est illimité, tout comme l'amour divin ! Les animaux aussi sont Ses créations, et, à mon avis, aucun être vivant ne périra, mais atteindra ce degré de béatitude auquel il est capable de s'élever !

— Eh bien, moi, cette vie me suffit ! dit le mari, et il enveloppa de ses bras sa belle épouse. La fumée de sa cigarette s'envolait du balcon ouvert dans l'air frais, imprégné du parfum des fleurs d'oranger et des œillets ; de la rue montaient des chants et le claquement des castagnettes ; au-dessus de leurs têtes brillaient les étoiles, et dans les yeux du mari plongeaient les regards tendres de son épouse, étincelants du feu d'un amour infini.

— Une seule minute pareille vaut bien qu'un homme naisse, la vive et... disparaisse ! continua-t-il en souriant ; la jeune femme lui fit gentiment signe du doigt, et le sombre nuage passa — ils étaient trop heureux !

Les circonstances se combinaient pour eux si favorablement que la vie leur promettait encore de plus grands biens devant elle. Certes, un changement les

attendait, mais seulement de lieu, non de mode de vie heureux. Le roi avait nommé le jeune homme ambassadeur auprès de la Cour impériale de Russie — son origine et son éducation le rendaient tout à fait digne d'une telle nomination honorifique.

Le jeune homme possédait lui-même une fortune, et la jeune épouse lui en apportait une non moindre ; elle était la fille d'un commerçant riche et respecté. L'un des plus grands et des meilleurs navires de ce dernier devait justement cette année faire route vers Stockholm ; c'est sur celui-ci qu'il fut décidé d'expédier les chers enfants, la fille et le gendre, à Saint-Pétersbourg. Le navire était paré d'un luxe royal, partout des tapis moelleux, de la soie et du velours...

Dans une ancienne chanson, connue de nous tous, Danois, « au sujet du prince anglais », on raconte comment ce prince appareille sur un navire richement orné, avec des ancres d'or pur et des cordages de soie. C'est précisément à ce navire que l'on pensait en regardant le bateau espagnol : même luxe, mêmes pensées au moment du départ :

Oh, donne-nous, ô Dieu, un heureux retour !

Un fort vent arrière se leva, l'instant des adieux fut bref. Dans quelques semaines, le navire devait atteindre le terme du voyage. Mais lorsqu'il fut déjà loin de terre, le vent tomba, la surface lumineuse et uniforme de la mer sembla se figer ; l'eau brillait, les étoiles scintillaient, et dans la riche cabine c'était comme une fête.

Pourtant, à la fin, tous commencèrent à souhaiter un bon vent arrière, mais il ne daignait point paraître ; et si parfois un vent soufflait, ce n'était pas un vent arrière, mais un vent contraire. Les semaines succédaient aux semaines, deux mois entiers s'écoulèrent avant qu'un vent favorable du sud-ouest ne se levât. Le navire se trouvait alors entre l'Écosse et le Jutland ; le vent gonfla les voiles et emporta le bateau — tout comme dans l'ancienne chanson du « prince anglais » :

Et le vent souffla, les cieux s'assombrirent ;
Où se réfugier ? Où est la côte, où est le port ?
Ils laissèrent tomber au fond leur ancre d'or,
Mais le vent cruel les pousse vers le Danemark.

Depuis lors, bien des années ont passé. À cette époque, un jeune roi, Christian VII, occupait le trône du Danemark ; bien des événements s'étaient accomplis durant ce temps, beaucoup de choses avaient changé, s'étaient transformées. Les lacs et les marais étaient devenus des prairies grasses, les steppes des champs cultivés, et sur la côte occidentale du Jutland, à l'abri des murs des chaumières paysannes, avaient poussé des pommes et des roses. Mais il faut les chercher du regard : tant elles se cachent habilement du vent d'ouest âpre. Et pourtant, ici, sur cette côte, il

est facile de transporter sa pensée jusque dans des temps encore plus reculés que le règne de Christian VII : au Jutland, aujourd'hui comme autrefois, s'étend une steppe brune infinie, patrie des mirages, parsemée de tertres funéraires, sillonnée de chemins sablonneux bosselés qui se croisent. À l'ouest, là où de grandes rivières se jettent dans les fjords, s'étendent toujours prairies et marais, protégés du côté de la mer par de hautes dunes. Les sommets dentelés des dunes s'allongent le long de la côte, telle une chaîne de montagnes, interrompue en certains endroits par des pentes argileuses ; la mer, année après année, en arrache morceau après morceau, si bien que les promontoires et les collines finissent par s'effondrer, comme sous l'effet d'un tremblement de terre. Tel était le Jutland à l'époque où le couple heureux naviguait sur son riche navire.

Septembre touchait à sa fin ; le temps était ensoleillé ; c'était un dimanche ; les sons des cloches se poursuivaient l'un l'autre, se répandant le long de la côte du Nissum Fjord. Les églises elles-mêmes rappelaient des blocs de pierre taillés — chacune était sculptée dans un fragment de rocher. La mer roulait ses vagues par-dessus elles, et elles restaient debout, immobiles. La plupart d'entre elles étaient dépourvues de clochers ; les cloches, fixées entre deux piliers, pendaient à ciel ouvert.

L'office religieux était terminé, et le peuple affluait vers le cimetière, où, alors comme aujourd'hui, on ne voyait ni arbre, ni arbuste, ni fleur, ni même une couronne sur les tombes. Seules de petites buttes indiquaient les lieux où reposaient les défunts ; tout le cimetière était recouvert d'une herbe aiguë et rude ; le vent la fouettait sans relâche. Çà et là sur

Dans les tombes, on trouvait aussi des monuments, c'est-à-dire des débris de poutres à demi pourries, taillées en forme de cercueil. Ces débris étaient apportés par la forêt du rivage — une mer sauvage. Dans cette mer poussent, pour l'habitant du bord, des poutres toutes faites, des planches et des arbres ; c'est le ressac qui les livre au rivage. Mais le vent et la brume marine ne tardent pas à les faire pourrir.

Un tel débris gisait aussi sur la tombe d'un enfant, vers laquelle se dirigeait l'une des femmes sorties de l'église.

Elle se tenait debout, silencieuse, le regard fixé sur le morceau de bois à demi consumé. Peu après, son mari la rejoignit. Ils n'échangèrent pas un mot ; il lui prit la main, et ils s'en allèrent à travers la steppe brune et les marécages, vers les dunes. Longtemps ils marchèrent en silence ; enfin le mari dit :

— La prédication d'aujourd'hui était bonne ! Si nous n'avions pas notre Seigneur, nous n'aurions rien !

— Oui, répondit la femme, Il nous envoie les joies, Il nous envoie aussi les peines ! Et Il a toujours raison... Aujourd'hui, notre petit garçon aurait eu cinq ans, s'il avait vécu.

— Vraiment, tu as tort de t'affliger ainsi ! dit le mari. Il s'en est heureusement tiré et se trouve maintenant là où nous devons nous-mêmes demander à Dieu d'aller.

Ils ne parlèrent plus et reprirent le chemin de leur maison. Soudain, au-dessus de l'une des dunes dont le sable n'était retenu par aucune végétation, s'éleva comme une colonne de fumée : un violent tourbillon souleva et fit tournoyer le sable fin. Puis passa une nouvelle rafale, et le poisson suspendu aux cordes pour sécher tambourina contre les murs de la maison ; ensuite tout se calma de nouveau ; le soleil brûlait avec force.

Le mari et la femme entrèrent dans leur cabane et, ayant vivement ôté leurs habits de fête, se hâtèrent de retourner vers les dunes, qui s'élevaient sur le rivage comme d'énormes vagues de sable soudain arrêtées dans leur course. Une certaine variété de couleurs était apportée par les fines tiges bleu-verdâtre et pointues de l'avoine des sables et de l'arenaria, qui poussaient sur le sable blanc. Plusieurs voisins s'étaient rassemblés sur le rivage, et les hommes, unissant leurs forces, tirèrent les barques plus haut sur le sable. Le vent redoublait, devenant de plus en plus âpre et froid, et lorsque le mari et la femme rebroussèrent chemin vers leur demeure, le sable et les cailloux pointus leur fouettaient directement le visage. De fortes rafales tranchaient les crêtes blanches des vagues et les dispersaient en fine poussière.

Le soir tomba ; dans l'air semblait hurler, siffler et gémir toute une légion d'esprits maudits ; le mari et la femme n'entendaient même plus le grondement de la mer, tandis que leur cabane se dressait presque au bord même de l'eau. Le sable volait contre les vitres des fenêtres, et les rafales menaçaient parfois de renverser la cabane elle-même. L'obscurité s'épaissit, mais vers minuit la lune devait apparaître.

Le ciel s'éclaircit, mais la tempête faisait rage sur la mer avec la même violence. Le mari et la femme étaient depuis longtemps couchés, mais il ne fallait pas songer à dormir par un tel temps ; soudain, on frappa à leur fenêtre, la porte s'entrouvrit, et quelqu'un dit :

— Un grand navire est arrêté sur le récif le plus éloigné !

En une minute, le mari et la femme se levèrent d'un bond et s'habillèrent.

La lune brillait assez clairement, mais le tourbillon de sable déchaîné aveuglait les yeux. Le vent soufflait avec une telle force qu'on aurait pu s'y coucher ; ce n'est

qu'avec grande peine, presque en rampant, en profitant des accalmies entre les rafales de l'ouragan, qu'on pouvait traverser les dunes. Du large, comme du duvet de cygne, volait vers le rivage une écume salée ; la mer, dans un bruit et un rugissement, roulait des vagues bouillonnantes. Il fallait avoir un œil exercé pour distinguer aussitôt un navire au milieu de la mer. C'était un magnifique bâtiment à deux mâts ; il était emporté vers le rivage à travers les récifs, mais sur le dernier il s'échoua.

Songer à porter secours au navire ou à l'équipage était impossible — la mer était trop déchaînée, les vagues fouettaient impitoyablement la coque du navire et déferlaient par-dessus... Les pêcheurs croyaient entendre des cris et des hurlements de désespoir ; on voyait les gens à bord s'agiter, impuissants et égarés... Soudain, une énorme lame se dressa et s'abattit sur le beaupré. Un instant — et le beaupré avait disparu ; la poupe se souleva haut au-dessus de l'eau, et à ce moment deux silhouettes humaines, enlacées, sautèrent et disparurent dans les flots... Un instant encore, et — une vague immense rejeta sur les dunes un corps... celui d'une jeune femme, apparemment sans vie. Plusieurs pêcheuses l'entourèrent, et il leur sembla qu'elle donnait encore quelques signes de vie. On la transporta aussitôt dans la cabane la plus proche. Comme elle était belle et délicate, la pauvre créature ! Certainement une dame de haute condition !

On l'étendit sur un misérable lit, sans aucun drap, couverte seulement d'une couverture de laine, mais c'était précisément dans celle-ci qu'il fallait envelopper l'inconnue — rien n'est plus chaud !

On parvint à la rappeler à la vie, mais elle était prise de fièvre et ne conscientisait rien : ni ce qui s'était passé, ni l'endroit où elle se trouvait. Et tant mieux : tout ce qui lui était cher dans la vie reposait désormais au fond de la mer. Tout s'était déroulé comme dans la chanson « du prince anglais » :

Rien de plus terrible ne pouvait être vu :

Le navire se brisa contre le récif comme du verre.

La mer rejeta sur le rivage les débris du navire ; parmi les gens, seule une jeune femme survécut. Le vent hurlait toujours, mais dans la cabane régna pendant quelques instants un silence : la jeune femme s'était assoupie ; puis commencèrent les douleurs et les cris, elle ouvrit ses yeux merveilleux et dit quelque chose, mais personne ne comprit un seul mot.

Et voici qu'en récompense de toutes les souffrances qu'elle avait endurées, un enfant nouveau-né se trouva dans ses bras. Une magnifique berceuse avec un baldaquin de soie, une demeure somptueuse, l'allégresse, l'enthousiasme et une

vie riche de tous les biens terrestres l'attendaient, mais Dieu en jugea autrement : il lui fut donné de naître dans une pauvre cabane, et même le baiser de sa mère, il ne lui fut pas destiné de le recevoir.

La femme du pêcheur approcha l'enfant du sein de la mère, et il se trouva près d'un cœur qui avait déjà cessé de battre — la mère était morte. L'enfant, qui aurait dû rencontrer dans la vie uniquement la richesse et le bonheur, fut rejeté par la mer sur les dunes, afin d'éprouver la misère et le sort du pauvre.

Un navire espagnol s'était brisé un peu au sud du Nissumfjord. Les temps cruels et inhumains, où les habitants du rivage vivaient du pillage des naufragés, étaient révolus depuis longtemps. Désormais, les malheureux y trouvaient un accueil aimant et cordial, une grande disposition à porter secours. Notre époque peut s'enorgueillir de traits de caractère véritablement nobles ! La mère mourante et l'enfant infortuné auraient trouvé refuge et soins dans n'importe quelle maison du rivage, mais nulle part on ne les aurait traités avec plus de compassion et de cœur que dans celle-là même où ils avaient échoué : chez la pauvre pêcheuse, qui se tenait si tristement, la veille, auprès de la tombe de son enfant, lequel aurait dû ce jour-là accomplir sa cinquième année.

Personne ne savait qui était cette femme morte, ni d'où elle venait. Les débris du navire restaient muets.

En Espagne, dans la maison d'un riche marchand, on n'attendit jamais ni lettre ni nouvelle de la fille ou du gendre. On apprit seulement qu'ils n'avaient pas atteint leur destination et que, durant les dernières semaines, de terribles tempêtes avaient sévi sur la mer. On attendit des mois ; enfin arriva la nouvelle : « Naufrage complet ; tous ont péri ».

Et dans la cabane du pêcheur, sur les dunes, apparut un nouvel habitant.

Là où Dieu envoie de quoi nourrir deux personnes, il y en aura assez pour trois : sur le bord de la mer, il y a assez de poisson pour un ventre affamé. Le garçon fut nommé Jørgen.

— C'est sûrement un enfant juif ! disait-on de lui. Regardez comme il est basané !

— Ou peut-être est-il Espagnol ou Italien ! dit le prêtre. Mais ces trois nations étaient, aux yeux de la femme du pêcheur, une seule et même chose, et elle se consolait en pensant que l'enfant avait été baptisé. L'enfant grandissait ; un sang noble se nourrissait d'une nourriture pauvre ; un rejeton de noble lignée grandissait dans une humble cabane. La langue danoise, le dialecte du Jutland occidental, devint pour lui sa langue maternelle. Un grain de grenade venu du sol espagnol avait poussé sur la côte occidentale du Jutland comme un grain de sable.

Voilà comment l'homme peut s'adapter ! Il s'était enraciné dans sa nouvelle patrie par toutes ses fibres vitales. Il lui était destiné de connaître la faim, le froid et d'autres adversités, mais aussi les joies qui échoient au pauvre.

L'enfance de chaque homme possède ses joies, qui projettent une lumière claire sur toute sa vie. Dans les jeux et les amusements, Jørgen ne manquait de rien. Sur le rivage de la mer, l'espace de jeu était immense : tout le bord était parsemé de jouets, pavé, comme d'une mosaïque, de cailloux multicolores. On y trouvait des rouges comme le corail, des jaunes comme l'ambre, des blancs, ronds comme des œufs d'oiseau, bref, toutes sortes de petits cailloux polis et lissés par la mer. Les squelettes desséchés de poissons, les algues sèches et autres plantes marines, blanchissant sur le rivage et enlaçant les pierres comme des rubans, servaient aussi de jouets, de divertissement pour les yeux, de nourriture pour l'esprit. Jørgen était un garçon capable, richement doué. Comme il retenait les diverses histoires et chansons ! Et quelles mains il avait, vraiment d'or ! Avec des pierres et

De coquillages, il fabriquait de petits bateaux et des images pour orner les murs. L'enfant pouvait, selon les mots de sa mère adoptive, exprimer ses pensées par la sculpture sur un morceau de bois, alors qu'il était encore tout petit. Comme sa voix tintait merveilleusement ; les mélodies jaillissaient d'elles-mêmes de son gosier. Oui, bien des cordes étaient tendues dans son âme : elles auraient pu résonner à travers le monde entier, si son destin avait été autre, s'il n'avait pas été jeté dans ce hameau de pêcheurs isolé.

Un jour, un navire fit naufrage non loin de là et les vagues rejetèrent sur le rivage une caisse contenant de rares bulbes de fleurs. Certains furent écrasés dans la soupe — les pêcheurs les prirent pour des comestibles —, d'autres restèrent à pourrir sur le sable. Il ne leur fut pas donné d'accomplir leur destin — déployer aux yeux toute la richesse de couleurs cachée en eux. Jürgen serait-il plus heureux ? Les bulbes périrent bientôt, tandis que lui, de longues années d'épreuves l'attendaient.

Ni à lui, ni à personne parmi ceux qui l'entouraient, il ne vint jamais à l'idée que les jours s'y écoulaient ennuyeux et monotones : ici, il y avait assez de travail pour les mains, pour les yeux et pour les oreilles. La mer était un immense livre d'études qui, chaque jour, déployait une nouvelle page, familiarisant les habitants du rivage tantôt avec le calme plat, tantôt avec une légère houle, tantôt avec le vent et la tempête. Les naufrages constituaient de grands événements, et les visites à l'église étaient de véritables fêtes. Parmi les visites de parents et de connaissances, celle qui procurait une joie particulière à la famille du pêcheur était l'arrivée de l'oncle, marchand d'anguilles de Fjälltring, près de Bovbjerg. Il venait ici deux fois par an dans une charrette peinte, remplie d'anguilles ; la charrette formait une caisse

munie d'un couvercle et était décorée, sur fond rouge, de tulipes bleues et blanches ; elle était tirée par une paire de bœufs gris pommelée. On permettait à Jürgen de faire un tour avec eux.

Le marchand d'anguilles était un plaisantin, un joyeux drille, et apportait toujours avec lui un tonneau d'eau-de-vie. Chacun recevait un plein petit verre ou une tasse à café, si les verres manquaient ; même à Jürgen, aussi petit fût-il, on donnait une portion équivalant à un bon dé à coudre. Il faut bien boire quelque chose pour garder dans l'estomac l'anguille grasse, disait le marchand, et à chaque occasion il racontait la même histoire ; si les auditeurs riaient, il la recommençait depuis le début. Telle est la faiblesse des gens bavards ! Et comme Jürgen lui-même se guida souvent sur cette histoire, tant dans son adolescence que même à l'âge adulte, il nous faut aussi faire connaissance avec elle.

Dans la rivière nageaient des anguilles ; les filles demandaient toutes à leur mère la permission d'aller se promener en liberté, de remonter la rivière, et la mère leur disait : « N'allez pas trop loin ! Sinon viendra le vilain pêcheur et vous transpercera toutes ! » Mais elles s'avancèrent néanmoins trop loin, et sur huit filles, trois seulement revinrent vers leur mère. Elles se mirent à se plaindre : « Nous venions à peine de sortir de la maison quand arriva le vilain pêcheur qui transperça nos sœurs à mort avec son trident ! » — « Eh bien, elles reviendront encore vers nous ! » dit la mère. « Non ! répondirent les filles, il leur a arraché la peau, les a découpées en morceaux et les a fait rôtir ! » — « Elles reviendront ! » répéta la mère. « Mais il les a mangées ! » — « Elles reviendront ! » — « Il les a arrosées d'eau-de-vie ! » dirent les filles. « Ah ! Ah ! Alors elles ne reviendront jamais ! » s'écria la mère en gémissant. « L'eau-de-vie enterre les anguilles ! »

— Voilà pourquoi il faut toujours arroser ce plat d'eau-de-vie ! ajoutait le marchand.

Cette histoire traversa toute la vie de Jürgen comme un fil rouge, fournissant ample matière à plaisanteries amusantes, proverbes et comparaisons. Et Jürgen, par moments, éprouvait un désir furieux de regarder au-delà de la maison, de se promener à travers le vaste monde, tandis que sa mère, tout comme la mère des anguilles, disait : « Il y a dans le monde beaucoup de méchants hommes-pêcheurs ! » Or, il était possible d'aller jusqu'à la steppe, non loin des dunes, et il y alla. Quatre jours joyeux illuminèrent toute son enfance ; ils reflétèrent pour lui toute la beauté du Jutland, toute la joie et le bonheur de sa terre natale. Les parents de Jürgen furent invités à un festin — certes, à des funérailles.

L'un de leurs riches parents était mort. Il vivait dans la steppe, au nord-est du hameau de pêcheurs. Les parents emmenèrent Jürgen avec eux. Après avoir

dépassé les dunes, la steppe et le marais, la route s'enfonça dans une prairie verte où la rivière Skærum se fraie un chemin, abondante en anguilles. C'est là justement qu'avait vécu la mère des anguilles avec ses filles, tuées, écorchées et découpées en morceaux par de méchantes gens. Mais souvent, les hommes n'agissaient pas mieux envers leurs semblables. Ainsi le chevalier Bugge, dont parle une ancienne chanson, fut tué par de méchantes gens, et lui-même, malgré toute sa bonté, projetait de tuer le constructeur qui lui avait édifié un château aux murs épais, doté de tours. Ce château se dressait exactement à l'endroit où Jürgen s'était arrêté maintenant avec ses parents, à l'embouchure de la rivière Skærum dans le Nissum Fjord. Les remparts étaient encore visibles, ainsi que les restes de murs de briques. Le chevalier Bugge, envoyant son serviteur à la poursuite du constructeur parti, lui dit : « Rattrape-le et dis-lui : "Maître, la tour s'écroule !" S'il se retourne, tranche-lui la tête et prends l'argent qu'il a reçu de moi ; s'il ne se retourne pas, laisse-le partir en paix. »

Le serviteur rattrapa le constructeur et lui transmit l'ordre, mais celui-ci, sans se retourner, répondit : « La tour ne s'écroule pas encore, mais un jour viendra de l'ouest un homme vêtu d'un manteau bleu qui la fera tomber. » Ainsi advint-il cent ans plus tard : la mer submergea le pays et la tour s'effondra, mais le propriétaire du château, Predbjørn Gyldenstjerne, s'en fit construire une nouvelle, encore plus haute que la précédente ; elle se dresse encore aujourd'hui à Nord-Vosborg.

Ils durent également passer devant ce dernier lieu. Tous ces endroits étaient depuis longtemps familiers à Jürgen grâce aux récits qui avaient embelli pour lui les longues soirées d'hiver, et voici qu'il voyait maintenant de ses propres yeux la cour entourée de doubles fossés, d'arbres et d'arbustes, ainsi que le rempart couvert de fougères. Mais le meilleur, ici, c'étaient les hauts tilleuls dont les cimes atteignaient le toit et emplissaient l'air d'un doux parfum. Dans l'angle nord-ouest du jardin poussait un grand buisson couvert de fleurs comme de neige. C'était un sureau, le premier sureau en fleur que Jürgen eût jamais vu. Et ce sureau, ainsi que les tilleuls fleuris, s'imprimèrent dans sa mémoire pour toute sa vie ; l'enfant fit provision, pour sa vieillesse, de souvenirs de la beauté et du parfum de sa patrie.

Le reste du trajet s'accomplit beaucoup plus vite et plus confortablement : juste à Nord-Vosborg, là où fleurissait le sureau, d'autres invités au festin, qui voyageaient en charrette, rattrapèrent Jürgen et ses parents et leur proposèrent de les prendre avec eux. Naturellement, tous trois durent s'installer derrière, sur un coffre de bois cerclé de fer, mais cela valait tout de mieux pour eux que de marcher à pied. La route traversait une steppe bosselée ; les bœufs qui tiraient la charrette s'arrêtaient de temps à autre, ayant rencontré, parmi la bruyère, un lopin de terre

couvert d'herbe fraîche ; le soleil chauffait fort, et au-dessus de la steppe s'élevait une étrange fumée. Elle s'enroulait en volutes et, en même temps, était plus transparente que l'air lui-même ; on aurait dit que les rayons du soleil s'enroulaient et dansaient au-dessus de la steppe.

— C'est « Lokeman » qui conduit son troupeau de moutons ! dit-on à Jürgen, et cela lui suffit : aussitôt il se transporta dans un pays de contes, sans pourtant perdre de vue la réalité environnante. Quel silence régnait dans la steppe !

De tous côtés s'étendait à perte de vue la steppe, semblable à un précieux tapis ; la bruyère était en fleur ; le genévrier vert cyprès et les jeunes pousses de chênes surgissaient çà et là comme des bouquets. On aurait voulu se jeter sur ce tapis pour s'y rouler — n'eût été la multitude de vipères venimeuses qui s'y trouvaient !... Ce fut précisément d'elles et des loups que l'on commença à parler ; ces derniers étaient autrefois si nombreux dans la région qu'on l'appelait tout entière le Pays des Loups. Le vieux cocher raconta que jadis, du vivant de son défunt père, les chevaux devaient souvent se défendre farouchement contre ces bêtes sanguinaires, et qu'un matin, lui-même était tombé sur un cheval piétinant un loup qu'il avait tué, mais dont les jambes étaient toutes dévorées.

Trop vite pour le garçon, ils traversèrent la steppe bosselée et les sables profonds et arrivèrent à la maison, laquelle regorgeait d'invités. Les voitures se serraient les unes contre les autres ; chevaux et bœufs broutaient l'herbe maigre. Derrière la cour s'élevaient des dunes de sable, aussi hautes et immenses que celles du hameau natal de Jürgen. Comment donc étaient-elles parvenues ici depuis le rivage, alors qu'il y a trois milles de distance ? Le vent les avait soulevées et transportées ; elles ont leur propre histoire.

On chanta des psaumes, deux ou trois vieillards et vieilles femmes versèrent quelques larmes, mais autrement, selon Jürgen, c'était très gai : on mangeait et buvait à satiété. On servit des anguilles grasses, qu'il fallait arroser d'eau-de-vie. « Elle retient les anguilles ! » disait le vieux marchand, et ici l'on s'en tenait fermement à ses paroles. Jürgen courait partout et, le troisième jour, se sentait tout à fait chez lui. Mais ici, dans la steppe, tout était différent de leur hameau de pêcheurs, sur les dunes : la steppe fourmillait de petites fleurs et de ramiers ;

De grosses baies sucrées étaient piétinées directement sous les pieds, et la bruyère s'imbibait de jus rouge.

Çà et là s'élevaient des tumulus ; dans l'air calme, une fumée montait en volutes ; quelque part, la steppe brûlait, disait-on à Jürgen. Le soir, au-dessus de la steppe, se levait une lueur d'incendie — quelle beauté !

Le quatrième jour, les funérailles prirent fin ; il était temps de retourner chez soi, sur les dunes du littoral.

— Les nôtres sont les vrais, dit le père, tandis que ceux-ci n'ont aucune force.

On en vint à parler de la manière dont ils étaient arrivés ici, à l'intérieur des terres. Très simplement. Sur le rivage, on avait trouvé un corps mort ; les paysans l'avaient enterré au cimetière, et aussitôt après commença une terrible tempête : le sable fut chassé vers l'intérieur des terres, la mer se rua sauvagement sur la côte. Alors un homme sage conseilla de déterrer la tombe et de voir si le défunt suçait son gros orteil. Si oui, c'était un esprit des eaux, et la mer le réclamait. On déterra la tombe : le défunt suçait son gros orteil ; immédiatement, on le chargea sur une charrette, on y attela deux bœufs, et ceux-ci, comme piqués par un aiguillon, emportèrent la charrette à travers la steppe et les marais, droit vers la mer. La tempête de sable cessa, mais les dunes, telles qu'elles avaient été amoncelées, restèrent debout à l'intérieur des terres. Jürgen écoutait et gardait tous ces récits dans sa mémoire, вместе avec les souvenirs des jours les plus heureux de son enfance, des funérailles.

Oui, quelle différence de s'échapper de la maison, de voir de nouveaux lieux et de nouvelles personnes ! Et Jürgen allait de nouveau s'échapper. Il n'avait pas encore quatorze ans qu'il s'était déjà engagé sur un navire et parti parcourir le monde. Il connut le temps, la mer, et les gens méchants et cruels ! Ce n'est pas pour rien qu'il était mousse ! Nourriture chiche, nuits froides, fouet et coups de poing — il dut tout goûter. Il y avait de quoi parfois faire bouillir son noble sang espagnol ; des paroles ardentes lui montaient aux lèvres, mais il était plus sage de se taire, et pour Jürgen, cela revenait au même que pour une anguille de se laisser écorcher et mettre à la poêle.

— Eh bien, je reprendrai ce qui m'est dû ! se disait-il à lui-même.

Il lui fut donné de voir aussi la côte espagnole, la patrie de ses parents, voire la ville même où ils avaient vécu dans le bonheur et l'aisance, mais lui ne savait rien ni de sa patrie ni de sa famille, et la famille, encore moins, de lui.

On ne permettait même pas au garçonnet de descendre à terre, et il n'y posa le pied pour la première fois que le dernier jour de l'escale : il fallait acheter quelques provisions, et on l'emmena avec soi pour prêter main-forte.

Et voilà que Jürgen, vêtu de misérables hardes, comme lavées dans un fossé et séchées dans une cheminée, se retrouva dans la ville. Lui, natif des dunes, voyait pour la première fois une grande ville. Quelles maisons hautes, quelles rues étroites, quelle foule ! Des masses allaient et venaient ; dans les rues semblait

couler une rivière vivante : bourgeois, paysans, moines, soldats... Cris, bruit, vacarme, tintement de grelots sur les ânes et les mules, carillon des cloches d'église, chants et claquements, fracas et grondements : les artisans travaillaient sur les seuils des maisons, voire directement sur les trottoirs. Le soleil cuisait, l'air était lourd et étouffant ; Jürgen croyait être dans un four incandescent, bourré à craquer de hannetons et de scarabées de mai bourdonnants, d'abeilles et de mouches ; la tête lui tournait. Soudain, il aperçut devant lui le majestueux portail d'une cathédrale ; dans la pénombre sous les voûtes, des cierges scintillaient, de l'encens fumait. Même le mendiant le plus déguenillé avait le droit d'entrer dans l'église ; le marin avec lequel on avait envoyé Jürgen s'y dirigea ; Jürgen le suivit. Des icônes éclatantes rayonnaient sur fond d'or. Sur l'autel, parmi les fleurs et les cierges allumés, trônait la Mère de Dieu avec l'Enfant Jésus. Des prêtres, dans de somptueux ornements, chantaient, tandis que de jolis garçons bien parés balançaient l'encensoir. Toute cette beauté et cette magnificence firent sur Jürgen une impression profonde ; la foi et la religion de ses parents touchèrent les cordes les plus secrètes de son âme ; des larmes lui montèrent aux yeux.

De l'église, ils se rendirent au marché, achetèrent les provisions nécessaires, et Jürgen dut en porter une partie. Le chemin était long, il était fatigué et s'arrêta pour se reposer devant une grande et magnifique maison aux colonnes de marbre, aux statues et aux larges escaliers. Jürgen appuya son fardeau contre le mur, mais survint un suisse doré sur toutes les coutures, en livrée, qui, levant sur lui une canne à pommeau d'argent, le chassa — lui, le petit-fils du maître ! Mais personne ne le savait ; Jürgen lui-même moins que quiconque.

>

Le navire leva l'ancre ; de nouveau s'étira la même vie : secousses, injures, manque de sommeil, travail pénible... Eh bien, cela ne fait pas de mal de tout goûter ! C'est bien, dit-on, de passer par une école rude dans sa jeunesse. Bien, oui, bien — si ensuite vous attend une vieillesse heureuse !

La traversée prit fin, le navire jeta de nouveau l'ancre dans le fjord de Ringkøbing, et Jürgen rentra chez lui, dans le hameau de pêcheurs, mais, pendant qu'il vagabondait par le monde, sa mère adoptive était morte.

Vint un hiver rigoureux. Sur mer et sur terre faisaient rage les tempêtes de neige ; c'était vraiment un supplice de traverser la steppe. Comme, en vérité, diffèrent les uns des autres les divers pays : ici, un froid glacial et la tourmente, tandis qu'en Espagne, une chaleur accablante ! Pourtant, ayant vu, par un jour clair et givrant, une grande troupe de cygnes volant depuis la mer vers Nord-Vosborg, Jürgen sentit que là, du moins, on respirait plus facilement, que là, au moins, on pouvait

jouir des délices de l'été. Et il se représenta mentalement la steppe, toute en fleurs, parsemée de baies mûres et juteuses, et les tilleuls en fleur près de Nord-Vosborg... Ah, il fallait y retourner encore !

Le printemps arriva, la pêche commença, Jürgen aida son père. Il avait beaucoup grandi durant la dernière année, et la besogne lui réussissait. La vie bouillonnait en lui ; il savait nager assis, debout, même faire des culbutes dans l'eau, et on lui conseillait souvent de se méfier des maquereaux — ils nagent en bancs, attaquent les meilleurs nageurs, les entraînent sous l'eau et les dévorent. Voilà la fin ! Mais le destin réservait à Jürgen autre chose.

Chez les voisins, il y avait un fils nommé Morten ; Jürgen se lia d'amitié avec lui, et ils s'engagèrent ensemble sur un même navire qui devait partir pour la Norvège, puis pour la Hollande. Sérieusement, ils n'avaient guère de sujet de querelle, mais il arrive tant de choses ! Chez les tempéraments ardents, les mains démangent tellement ; cela arriva une fois à Jürgen, lorsqu'il se disputa avec Morten pour des bagatelles. Ils étaient assis dans un coin derrière la cabine du capitaine et mangeaient dans un même plat d'argile ; Jürgen tenait un couteau à la main et le leva contre son camarade, devenant tout pâle et lançant des regards farouches. Mais Morten dit seulement :

— Ainsi, tu es de ceux qui sont prêts à se servir du couteau ?

À cet instant même, la main de Jürgen retomba ; il acheva silencieusement son repas et se remit à l'ouvrage. Une fois le travail terminé, il s'approcha de Morten et dit : « Frappe-moi au visage — je le mérite ! En moi, vraiment, cela bout sans cesse par-dessus bord, comme dans une marmite d'eau bouillante ! »

— Eh bien, soit, oublions cela ! répondit Morten, et depuis lors leur amitié devint presque deux fois plus forte. De retour chez eux, en Jutland, sur les dunes, ils racontèrent leur vie en mer, et relatèrent aussi cet incident. Oui, le sang bouillonnait en Jürgen par-dessus bord, mais néanmoins il était un brave et fiable « pot ».

— Seulement pas « jutlandais » — on ne peut pas l'appeler Jutlandais ! plaisanta Morten. (La *cosiddetta* « vaisselle jutlandaise », fabriquée en argile sombre, se distingue par sa résistance au feu et sa solidité. — Note du traducteur.)

Tous deux étaient jeunes et robustes ; tous deux — des gaillards grands et bien bâtis, mais Jürgen se distinguait par une plus grande agilité.

Au nord, en Norvège, les paysans font paître leurs troupeaux dans les montagnes, où se trouvent des cabanes particulières pour bergers, tandis que sur la côte occidentale du Jutland, sur les dunes, ont été construites des huttes pour pêcheurs

; elles sont assemblées avec des épaves de navires et couvertes de tourbe et de bruyère ; à l'intérieur, le long des murs, courent des couchettes pour dormir. Chaque pêcheur a sa propre fille-aide ; ses obligations consistent à amorcer les hameçons, à accueillir le maître revenant de la pêche avec de la bière tiède, à lui préparer le repas, à retirer des barques le poisson capturé, à le vider, etc.

Jürgen, son père et quelques autres pêcheurs avec leurs aides logeaient dans une même hutte. Morten habitait dans la plus proche.

Parmi les filles, il y en avait une nommée Elsa, que Jürgen connaissait depuis l'enfance. Tous deux étaient très liés ; leurs caractères avaient beaucoup de points communs, mais leur apparence différait nettement : lui était un brun au teint mat, tandis qu'elle était blonde ; ses cheveux étaient jaunes comme le lin, et ses yeux bleu clair comme la mer illuminée par le soleil.

Un jour, ils marchaient côte à côte ; Jürgen tenait sa main dans la sienne et la serrait fort. Soudain, Elsa lui dit :

— Jürgen, j'ai quelque chose sur le cœur ! Je préférerais travailler chez toi — tu es pour moi comme un frère, tandis que Morten, chez qui je me suis engagée, est mon fiancé. Il ne faut surtout pas en parler aux autres !

Le sable sembla onduler sous les pieds de Jürgen,

mais il ne prononça pas un mot, se contentant de hocher la tête : d'accord, semblait-il dire. On n'exigeait rien de plus de lui. Pourtant, à cet instant même, il sentit qu'il haïssait Morten de tout son cœur. Plus il réfléchissait à ce qui s'était passé — et jamais auparavant il n'avait autant pensé à Else — plus il lui devenait clair que Morten lui avait volé l'amour de la seule jeune fille qui lui eût plu, c'est-à-dire Else ; voilà comment les choses se présentaient désormais !

Il faut voir comment les pêcheurs traversent, par temps frais, les vagues au-dessus des récifs. L'un d'eux se tient à la proue, tandis que les rameurs ne le quittent pas des yeux, attendant le signal pour poser les avirons et s'abandonner à la vague approchante, laquelle doit porter l'embarcation par-delà le récif. D'abord, la vague soulève la barque si haut que, depuis la rive, on aperçoit sa quille ; une minute plus tard, elle disparaît dans les flots ; on ne voit plus ni la barque, ni les hommes, ni le mât ; la mer semble avoir tout englouti... Mais encore une minute, et la barque réapparaît à la surface de l'autre côté du récif, tel un monstre marin surgissant des eaux ; les avirons s'agitent rapidement — tout pareils aux pattes d'un animal. Devant le deuxième, devant le troisième récif, la même scène se répète ; puis les pêcheurs sautent à l'eau et conduisent la barque jusqu'au rivage ; les coups de vague les aident, la poussant par derrière.

Ne pas donner le signal à temps, se tromper d'une minute, et — la barque se brise contre le récif.

« Alors ce serait la fin pour moi comme pour Morten ! » Cette pensée traversa l'esprit de Jørgen tandis qu'ils étaient en mer. Son père tomba soudainement très malade, la fièvre le secouait violemment ; entre-temps, la barque approchait du dernier récif ;

Jørgen se leva d'un bond et cria :

— Père, laisse-moi plutôt prendre ta place ! — et son regard glissa du visage de Morten vers les vagues.

Voici qu'arrive une énorme vague... Jørgen contempla le visage pâle de son père et — ne put accomplir son intention mauvaise. La barque franchit heureusement le récif et atteignit la rive, mais la pensée maligne resta solidement ancrée dans l'esprit de Jørgen ; son sang bouillonnait ; du fond de son âme remontaient diverses impuretés et fibres, accumulées durant son amitié avec Morten, mais il ne parvenait pas à en filer un fil continu auquel il aurait pu s'accrocher, et pour l'instant, il n'entreprit rien. Oui, Morten avait gâché sa vie, il le sentait !

Comment donc ne pas le haïr ? Certains pêcheurs remarquèrent cette haine, mais Morten lui-même ne s'en aperçut aucunement et demeura le même bon camarade, bavard — peut-être même trop bavard — qu'il avait toujours été.

Quant au père de Jørgen, il dut s'aliter ; la maladie s'avéra mortelle, et il mourut une semaine plus tard. Jørgen hérita d'une maison sur les dunes, petite il est vrai, mais c'était déjà quelque chose ; Morten, lui, n'avait même pas cela.

— Eh bien, maintenant tu ne t'engageras plus comme matelot ! Tu resteras avec nous pour toujours ! — dit à Jørgen l'un des vieux pêcheurs.

Mais Jørgen avait justement d'autres projets en tête — il désirait précisément parcourir le vaste monde. Le marchand d'anguilles avait un oncle qui vivait au Vieux Skagen ; lui aussi exerçait la pêche, mais était déjà un commerçant aisé et possédait son propre navire. Il passait pour un aimable vieillard ; auprès d'un tel homme, il valait la peine de servir. Le Vieux Skagen se situe à l'extrême nord du Jutland, loin du village de pêcheurs et des dunes, mais cette circonstance même plaisait particulièrement à Jørgen : il ne voulait pas assister aux festivités du mariage d'Else et de Morten, lequel devait être célébré dans deux semaines.

Le vieux pêcheur n'approuvait pas l'intention de Jørgen — désormais, celui-ci possédait sa propre maison, et Else, sans doute, pencherait plutôt de son côté.

Jørgen répondit d'une manière si brusque qu'il n'était pas facile de saisir le sens de ses paroles, mais le vieil homme alla chercher Else et la lui amena. Elle parla peu, mais nevertheless elle dit quelque chose :

— Tu as une maison... Oui, là, il y a de quoi réfléchir !..

Et Jørgen réfléchit profondément.

Sur la mer courent des vagues irritées, mais le cœur humain parfois se trouble encore davantage ; les passions l'assaillent. Bien des pensées traversèrent l'esprit de Jørgen ; enfin, il demanda à Else :

— Si Morten possédait une maison semblable, lequel de nous deux choisirais-tu ?

— Mais Morten n'a pas et n'aura jamais de maison !

— Eh bien, imagine qu'il en ait une.

— Alors, probablement, je choisirais Morten — car il m'est cher ! Mais cela ne suffit pas pour vivre !

Jørgen médita là-dessus toute la nuit. Ce qui le poussait, il ne pouvait lui-même se l'expliquer, mais cette inclination instinctive se révéla plus forte que son amour pour Else, et il lui obéit — le matin, il se rendit chez Morten. Ce que Jørgen dit à Morten lors de leur entrevue avait été mûrement réfléchi par lui durant la nuit : il céda à son camarade sa maison aux conditions les plus avantageuses pour celui-ci, affirmant qu'il préférerait lui-même s'engager sur un navire et partir. Else, apprenant tout cela, embrassa Jørgen directement sur les lèvres — car Morten lui était cher.

Jørgen comptait se mettre en route dès le lendemain matin de bonne heure. Mais le soir, quoiqu'il fût déjà tard, il lui vint l'idée de rendre encore une visite à Morten. Il partit et, en chemin, sur les dunes, rencontra le vieux pêcheur qui n'approuvait pas son projet de départ. « Morten doit avoir cousu dans son pantalon un bec de canard, pour que les filles lui soient ainsi attachées ! » dit le vieil homme. Mais Jørgen interrompit la conversation, prit congé et continua vers chez Morten. En s'approchant davantage, il entendit dans la maison des voix élevées : quelqu'un se trouvait chez Morten. Jørgen s'arrêta, indécis — il ne souhaitait nullement rencontrer Else. Après y avoir bien réfléchi, il ne voulut pas écouter une fois de plus les expressions de gratitude de Morten et fit demi-tour.

>

Au matin, avant même le lever du soleil, il noua son baluchon, prit avec lui un panier rempli de provisions et descendit des dunes jusqu'au rivage même ; là,

marcher était plus aisé que sur le sable profond, et aussi plus court : il voulait d'abord se rendre à Fjaltring chez le marchand d'anguilles, puisqu'il lui avait promis de lui rendre visite.

La surface brillante de la mer bleuissait intensément ; la rive était parsemée de coquillages et de petites coquilles ; ces jouets qui l'avaient amusé dans son enfance craquaient sous ses pas. Soudain, du nez, le sang jaillit — circonstance futile, mais qui parfois acquiert une importance considérable. Deux ou trois grosses gouttes tombèrent sur la manche de sa chemise. Il les essuya, arrêta l'hémorragie et sentit que, grâce à ce saignement, sa tête et son cœur se trouvaient quelque peu soulagés. Dans le sable avait poussé un petit buisson de chou marin ; il en cassa une branche et la piqua dans son chapeau. « En avant, hardiment et gaiement ! Voir le vaste monde, sortir de chez soi, comme disaient les anguilles. Méfiez-vous des hommes ! Ils sont méchants, ils vous tueront, vous découperont et vous feront frire dans la poêle ! » répéta-t-il intérieurement, puis éclata de rire : « Eh bien, moi, je saurai préserver ma peau ! L'audace prend les villes ! »

Le soleil était déjà haut lorsqu'il arriva à l'étroit détroit reliant la mer occidentale au Nissum Fjord. Se retournant, il aperçut au loin deux cavaliers, et à quelque distance derrière eux plusieurs autres personnes à pied ; tous semblaient pressés. Mais qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire ? La barque se trouvait sur l'autre rive ; Jørgen héla le passeur ; ils larguèrent les amarres, mais n'avaient pas encore atteint le milieu du détroit que les cavaliers, lancés à toute bride, arrivèrent au bord de l'eau et se mirent à crier, ordonnant à Jørgen, au nom de la loi, de revenir immédiatement en arrière. Jørgen ne comprenait pas ce qu'on lui voulait, mais jugea préférable de retourner ; il saisit lui-même une rame et se mit à ramer vers la rive. À peine la barque eut-elle accosté que les gens massés sur le rivage sautèrent dedans et lièrent les mains de Jørgen avec une corde ; il n'eut pas le temps de reprendre ses esprits.

— Attends un peu ! Tu paieras de ta tête ton crime ! — dirent-ils. — Heureusement que nous t'avons attrapé !

On l'accusait ni plus ni moins que de meurtre : Morten avait été trouvé la gorge tranchée. L'un des pêcheurs avait rencontré Jørgen la veille au soir, tardivement, alors qu'il se dirigeait vers la demeure de Morten ; Jørgen avait déjà menacé ce dernier à plusieurs reprises avec un couteau — donc, c'était lui l'assassin ! Il convenait de le surveiller étroitement ; à Ringkøbing — l'endroit le plus sûr, mais on n'y arriverait pas de sitôt. Soufflait justement un vent d'ouest ; en une demi-heure, voire moins, on pourrait traverser le fjord et atteindre la rivière Skærum, d'où il ne resterait plus qu'un quart de mille jusqu'à Nord-Vosborg, où se trouvait également une solide forteresse avec remparts et fossés. Dans la barque

se trouvait, parmi d'autres, le frère du bailli, lequel estimait qu'on leur permettrait d'enfermer Jørgen dans la fosse où avait été détenue jusqu'à son exécution Marguerite la Longue.

On n'écoula aucune justification de Jørgen : les gouttes de sang sur sa chemise l'accablaient. Lui-même savait qu'il était innocent, mais les autres n'y croyaient pas, et il décida de se soumettre au destin.

La barque accosta juste auprès du rempart où s'élevait autrefois le château du chevalier Bugge, et où Jørgen et ses parents s'étaient arrêtés pour se reposer en chemin vers la fête, vers les funérailles. Ah, ces quatre jours heureux, lumineux

des jours d'enfance !.. Maintenant, on le conduisait par ce même chemin, à travers ces mêmes prairies, vers le Nord-Vosborg, où se dressaient toujours les sureaux couverts de fleurs et les tilleuls en fleur, embaumés. Il semblait qu'il n'eût passé par là que la veille.

Dans l'aile gauche de la cour du château, sous l'un des grands escaliers, s'ouvrait une descente menant à une cave basse voûtée. C'est de là qu'on avait conduit à l'exécution Marguerite la Grande. Elle avait mangé cinq cœurs d'enfants et pensait que, si elle en mangeait encore deux, elle acquerrait le pouvoir de voler et de devenir invisible. Dans le mur était percée une toute petite lucarne, mais le parfum rafraîchissant des tilleuls odorants ne pouvait y pénétrer. Humidité, moisissure, des planches nues en guise de lit — voilà ce que trouva Jørgen dans la cave. Mais une conscience pure, dit-on, est un oreiller moelleux ; ainsi, Jørgen dormait bien.

La lourde porte était verrouillée par un gros loquet de fer, pourtant les fantômes de la superstition pénétraient même par le trou de la serrure ; ils pénétraient aussi bien dans les demeures seigneuriales que dans les cabanes de pêcheurs, et ici, auprès de Jørgen, ils s'introduisaient d'autant plus aisément. Il restait assis, songeant à Marguerite la Grande, à son crime... Dans l'air semblaient encore flotter ses dernières pensées, celles auxquelles elle s'était abandonnée la nuit précédant son exécution. Les récits sur les miracles accomplis en ces lieux du vivant du propriétaire Swanvedel revenaient aussi à l'esprit de Jørgen : chaque matin, on trouvait pendu à sa chaîne, sur la rampe du pont, le chien qui gardait le pont. Toutes ces sombres pensées assiégeaient et effrayaient Jørgen, et un seul souvenir illuminait la cave d'un rayon de soleil — le souvenir du sureau en fleur et des tilleuls.

Du reste, il ne resta pas longtemps ici ; on le transféra à Ringkøbing, dans une captivité tout aussi rude.

En ce temps-là, ce n'était pas comme aujourd'hui ; le pauvre homme souffrait beaucoup. Tous se souvenaient encore comment les fermes paysannes et des villages entiers étaient transformés en nouveaux domaines seigneuriaux, comment n'importe quel cocher ou laquais devenait juge et condamnait le pauvre paysan, pour la moindre faute, à la perte de sa tenure ou aux coups de fouet. Quelque chose de semblable continuait encore à se produire au Jutland : loin de la résidence royale et des gardiens éclairés de l'ordre et du droit, on traitait la loi assez arbitrairement. Ainsi, c'était déjà une consolation que Jørgen eût dû seulement languir en prison.

Quel froid régnait dans le local où on l'avait enfermé ! Quand donc tout cela prendrait-il fin ? Il était innocent, et pourtant livré à l'ignominie et au malheur — telle était sa destinée ! Oui, ici, il pouvait y réfléchir à loisir. Pourquoi le poursuivait-elle ainsi ?.. Tout s'éclaircirait là-bas, dans la vie future qui nous attend tous ! Jørgen avait grandi avec cette foi. Ce que son père, entouré d'une nature luxuriante et inondée de soleil en Espagne, n'avait pu comprendre, brillait pour le fils d'une lumière consolante au milieu des ténèbres et du froid qui l'entouraient. Jørgen espérait fermement en la miséricorde divine, et cette espérance n'est jamais trompée.

Les tempêtes printanières se faisaient de nouveau sentir. Le grondement de la mer s'entendait à plusieurs milles à la ronde, même au cœur du pays, mais seulement après que la tempête s'était apaisée. La mer grondait comme si des centaines de lourdes charrettes roulaient sur un sol dur et labouré. Jørgen écoutait attentivement ce grondement, qui apportait du moins quelque variété dans sa vie. Aucune vieille chanson ne touchait autant son cœur que la musique des vagues déferlantes, la voix de la mer déchaînée. Ah, mer, mer sauvage et libre ! Toi et le vent portez l'homme de pays en pays, et partout il erre avec sa maison, comme un escargot, portant partout avec lui un morceau de sa patrie, un lambeau de sa terre natale !

Comme Jørgen prêtait l'oreille au murmure sourd des flots, et comme en lui-même bouillonnaient pensées et souvenirs ! « En liberté ! En liberté ! » Être libre, c'est le paradis, la félicité, même si l'on porte des souliers sans semelles et un vêtement grossier rapiécé ! Le sang bouillonnait en lui de colère, et il frappait le mur de son poing.

Ainsi passèrent les semaines, les mois, passa même une année entière. Soudain, on captura le voleur Niels, surnommé « le maquignon », et pour Jørgen commencèrent des jours meilleurs : il apparut combien injustement on avait agi envers lui.

Au nord du fjord de Ringkøbing se trouvait une auberge ; c'est là que se rencontrèrent un soir, la veille du départ de Jørgen du hameau, Niels et Morten.

Ils burent un petit verre, puis un autre, et Morten ne s'enivra pas vraiment, mais plutôt... s'échauffa terriblement, donna libre cours à sa langue — il raconta qu'il avait acheté une maison et comptait se marier. Niels demanda où il avait pris l'argent, et Morten, fanfaronnant, tapa sur sa poche :

— Là où ils doivent être !

Cette fanfaronnade lui coûta la vie. Il rentra chez lui, Niels se glissa derrière lui et lui planta un couteau dans le cou pour lui voler l'argent qui n'existait pas.

Toutes ces circonstances furent exposées en détail dans le dossier, mais il nous suffit de savoir que Jørgen fut remis en liberté. Eh bien, comment le récompensa-t-on pour tout ce qu'il avait enduré : une année d'emprisonnement, le froid et la faim, la séparation d'avec les hommes ? On lui dit simplement que, Dieu merci, il était innocent et pouvait partir. Le bourgmestre lui donna dix marks pour la route, et quelques bourgeois l'invitèrent à boire de la bière et à prendre un bon repas. Oui, il y avait là aussi de bonnes gens, tous n'étaient pas prêts à poignarder, écorcher et mettre à frire ! Le meilleur encore fut que, justement à ce moment, arriva en ville pour affaires ce même marchand Brenne de Skagen, chez qui Jørgen avait souhaité entrer un an plus tôt.

Le marchand apprit toute l'histoire et voulut récompenser Jørgen pour tout ce qu'il avait enduré ; le cœur du vieillard était bon, il comprit ce que le pauvre diable avait dû souffrir, et il entendait lui montrer qu'il existait aussi sur terre de bonnes gens.

De la prison — à la liberté, à la lumière de Dieu, où l'attendaient l'amour et la sollicitude du cœur ! Oui, il était temps qu'il connût cela aussi. La coupe de la vie n'est jamais remplie uniquement d'absinthe — aucun homme de bien n'en offrirait ainsi à son prochain, et encore moins Dieu Lui-même — l'Amour Universel.

— Eh bien, fais une croix sur tout cela ! dit le marchand à Jørgen. Effaçons cette année, comme si elle n'avait jamais existé, brûlons le calendrier, et dans deux jours — en route, vers notre paisible Skagen, protégé de Dieu ! On l'appelle « le coin des ours », mais c'est un coin confortable, béni, aux fenêtres ouvertes sur la lumière blanche !

Quel voyage ce fut ! Jørgen respira à pleins poumons. De la froide prison, de l'air étouffant et vicié, se retrouver de nouveau sous le soleil éclatant !

La bruyère fleurissait, toute la steppe était en fleurs ; sur un tertre, un petit berger jouait une mélodie sur une flûte faite d'un os de mouton. La Fata Morgana, ces merveilleuses visions aériennes de la steppe : jardins suspendus et forêts flottant dans les airs, l'étrange ondulation des vagues atmosphériques — phénomène dont les paysans disent : « C'est Lokeman qui chasse son troupeau » — tout cela, il le revit.

Leur chemin menait vers le Limfjord, vers Skagen, d'où étaient partis « les hommes à longues barbes », les Lombards. Sous le règne du roi Snio, une famine sévit ici, et l'on décida de tuer tous les vieillards et les enfants, mais une noble femme nommée Gambaruk, propriétaire d'un des domaines du Nord, proposa plutôt d'expulser les jeunes gens hors des frontières du pays. Jørgen connaissait cette légende — il était savant à ce point — et s'il ne connaissait pas en outre le pays même des Lombards, situé au-delà des hautes Alpes, il savait du moins à quoi il ressemblait approximativement. Car, étant encore enfant, il avait voyagé au sud, en Espagne, et se souvenait des fruits empilés en tas, des grenades rouges, du bruit, du vacarme et du tintement des cloches dans l'immense ville qui rappelait une ruche. Mais le meilleur des pays reste néanmoins la patrie, et la patrie de Jørgen était le Danemark.

Enfin, ils atteignirent Vendil-Skaga, comme Skagen est nommé dans les anciens manuscrits norvégiens et islandais. Déjà à cette époque s'étendait ici, le long du banc de sable jusqu'au phare, une chaîne interminable de dunes, interrompue par des champs cultivés, et se trouvaient des villes : Vieux-Skagen, Vesterby et Østerby. Les maisons et les domaines étaient alors également dispersés parmi les collines de sable mouvantes et rapportées par le vent, et déjà le vent furieux soulevait le sable non consolidé, et déjà criaient assourdissamment ici les mouettes, les hirondelles de mer et les cygnes sauvages. Le Vieux-Skagen, où vivait le marchand Brenne et où Jørgen devait s'installer, se trouve à un mille au sud-ouest du cap Skagen. Dans la cour du marchand flottait une odeur de goudron ; les toits de tous les bâtiments de la cour étaient formés de bateaux retournés la quille en l'air ; les porcheries étaient construites avec des débris de navires ; la cour n'était pas clôturée — il n'y avait personne ni rien à clore, bien que sur de longues cordes, suspendues l'une au-dessus de l'autre, séchât du poisson étalé. Tout le rivage maritime était couvert de harengs pourris : à peine avait-on jeté le filet à la mer qu'il revenait bondé de harengs ; on ne savait même plus qu'en faire — il fallait les rejeter à la mer ou

laisser pourrir sur la rive.

La femme et la fille du marchand, ainsi que tous les gens de la maison, accueillirent avec joie le père et le maître ; ce furent des poignées de mains

répétées, des cris, un brouhaha général. Et quel charmant petit visage, quels beaux yeux avait la fille du marchand !

Dans la maison même régnait l'aisance et le confort. Sur la table apparurent des plats de poisson — des flétans tels que même un roi s'en serait délecté ! Quant aux vins, ils provenaient des vignobles de Skagen, issus de la grande mer : le jus de raisin arrivait à Skagen directement dans des tonneaux et des bouteilles.

Lorsque la mère et la fille apprirent qui était Jørgen, lorsqu'elles entendirent combien cruellement et injustement il avait eu à souffrir, elles le regardèrent encore plus tendrement ; particulièrement tendre était le regard de la fille, la douce Clara. Jørgen trouvait dans le Vieux Skagen un foyer familial confortable et admirable ; désormais son cœur pouvait s'apaiser, et pourtant ce pauvre cœur avait déjà tant enduré, jusqu'à l'amertume d'un amour malheureux, qui soit endurcit l'âme, soit la rend encore plus douce, plus sensible. Le cœur de Jørgen ne s'était point endurci ; il était encore jeune, et maintenant il y restait une petite place inoccupée. D'ailleurs, c'est justement à ce moment-là que survint le voyage de Clara chez sa tante, à Christiansand, en Norvège. Elle comptait s'y rendre par bateau dans environ trois semaines et y passer tout l'hiver.

Le dernier dimanche avant le départ de Clara, tous se rendirent à l'église pour la communion. L'église était grande, riche ; elle avait été construite plusieurs siècles auparavant par des Écossais et des Hollandais ; non loin d'elle s'était édifiée la ville elle-même. L'église était déjà quelque peu délabrée, et le chemin qui y menait était très pénible, de colline en colline, tantôt montant, tantôt descendant, à travers un sable profond, mais les habitants n'en allaient pas moins volontiers au temple de Dieu pour chanter des psaumes et écouter le sermon. Les dunes de sable atteignaient déjà le sommet du mur du cimetière, mais les tombes étaient constamment nettoyées.

C'était la plus grande église au nord du Limfjord. Sur l'autel se tenait, comme vivante, la Mère de Dieu tenant l'Enfant dans ses bras ; dans les tribunes se trouvaient des sculptures en bois représentant les apôtres, et là-haut, le long des murs, pendaient les portraits des anciens bourgmestres et juges de Skagen ; sous chaque portrait figurait une inscription conventionnelle désignant la personne concernée. La chaire également était entièrement sculptée. Le soleil jouait gaieusement sur le lustre en cuivre et sur le petit navire suspendu au plafond.

Jørgen fut saisi par ce même sentiment de révérence enfantine qu'il avait éprouvé jadis, étant enfant, dans la riche cathédrale d'Espagne, mais ici à ce sentiment s'ajoutait encore la conscience qu'il appartenait lui aussi au troupeau.

Après le sermon commença la communion. Jørgen aussi goûta le pain et le vin, et il advint qu'il s'agenouilla juste à côté de Clara. Mais ses pensées étaient tournées vers Dieu ; il était entièrement absorbé par le sacrement qui s'accomplissait, et il ne remarqua qui était sa voisine qu'au moment où il se releva de ses genoux. En jetant les yeux sur elle, il vit que des larmes coulaient sur ses joues.

Deux jours plus tard, elle partit pour la Norvège, tandis que Jørgen continuait à exécuter diverses tâches dans la maison et participait à la pêche ; à cette époque, il y avait vraiment de quoi pêcher — bien plus qu'aujourd'hui. Les bancs de maquereaux laissaient derrière eux, la nuit, une traînée lumineuse trahissant leurs mouvements sous l'eau ; les chabots (poisson — cottus scorpius) râlaient, et les crabes poussaient des gémissements plaintifs lorsqu'ils étaient capturés par les pêcheurs ; les poissons ne sont pas du tout aussi muets qu'on le raconte à leur sujet. Voilà que Jørgen, lui, était encore plus taciturne qu'eux ; il gardait son secret profondément dans son cœur, mais un jour viendrait où il devrait nécessairement remonter à la surface.

Assis chaque dimanche à l'église, il dirigeait pieusement son regard vers l'image de la Mère de Dieu ornant l'autel, mais parfois il le détournait brièvement vers l'endroit où Clara se tenait agenouillée à côté de lui. Elle ne sortait pas de ses pensées... Comme elle avait été bonne envers lui !

Voici que l'automne arriva : humidité, brume, boue... L'eau stagnait dans les rues de la ville, le sable n'avait pas le temps de l'absorber, et les habitants devaient traverser les rues à gué, sinon à la nage. Les tempêtes brisaient navire après navire contre les récifs mortels. Commencèrent les tourmentes de neige et de sable ; le sable ensevelissait les maisons, et les habitants devaient souvent en sortir par les cheminées, mais cela ne les étonnait guère. En revanche, dans la maison du marchand régnait la chaleur et le confort ; la tourbe et les débris de navires crépitaient gaiement dans l'âtre, tandis que le marchand lui-même lisait à haute voix, tiré d'une ancienne chronique, le récit du prince danois Hamlet, revenu d'Angleterre et ayant livré bataille près de Bovbjerg. Sa tombe se trouve près de Rømme, à seulement deux milles de l'endroit où vivait le vieux marchand d'anguilles ; dans la steppe infinie s'élevaient des centaines de tumulus ; la steppe constituait un immense cimetière. Le marchand Brønne s'était lui-même rendu sur la tombe d'Hamlet. Lorsqu'on se lassait de lire, on passait à la conversation ; on discutait des temps anciens, des voisins anglais et écossais, et Jørgen chantait l'ancienne chanson « sur le prince anglais », racontant comment le navire était décoré :

Les bordages dorés brillent éclatants,

La parole du Seigneur y est inscrite ;

Et la proue du navire, un galion l'orne :

Le prince tient la demoiselle dans ses bras.

Jørgen chantait cette chanson avec un sentiment particulier ; ses yeux étincelaient ; ils avaient été dès sa naissance si noirs, si brillants.

Ainsi donc — on chantait, on lisait ; dans la maison régnaient la paix, la sérénité et la grâce divine ; tous se sentaient comme dans une famille native, même les animaux domestiques. Et quel ordre régnait dans la maison, quelle propreté ! Sur les étagères brillait l'étain polissé à vif ; des saucissons et des jambons étaient suspendus au plafond — abondantes provisions d'hiver. De nos jours, on peut voir tout cela sur la côte occidentale du Jutland chez de nombreux paysans : même abondance de denrées alimentaires, même décoration des chambres, même gaieté et bon sens ; en général, leurs affaires s'étaient améliorées. Et l'hospitalité y règne tout autant que sous les tentes des Arabes.

Jamais encore Jørgen n'avait vécu aussi bien, aussi gaiement, sauf peut-être durant ces quatre joyeux jours de son enfance passés en visite lors d'un repas funéraire. Et pourtant, ici, Clara n'était pas présente ; c'est-à-dire qu'elle n'était pas à la maison, mais dans les pensées et les conversations, elle était constamment là.

En avril, le marchand décida d'envoyer son navire en Norvège ; Jørgen devait partir avec lui. Comme il était devenu joyeux ! D'ailleurs, physiquement, il s'était bien remis durant cette période, comme le disait elle-même la mère Brønne ; c'était plaisir de le regarder.

— Et toi aussi ! — lui dit son mari. — Jørgen a animé nos soirées d'hiver, et toi aussi, ma vieille ! Tu as même rajeuni cette année. Regarde-toi donc — c'est un plaisir à voir ! Après tout, tu fus jadis la première beauté de Viborg, et cela signifie beaucoup : nulle part je n'ai vu d'aussi belles jeunes filles que là-bas.

Jørgen ne prononça pas un mot — et il ne le fallait pas — mais il pensa seulement à une jeune fille de Skagen. C'est vers elle qu'il se rendait maintenant. Le navire, poussé par un vent frais, ne mit qu'une demi-journée pour accomplir le trajet.

Tôt le matin, le marchand Brønne se rendit au phare qui s'élève loin en mer, près de l'extrême pointe du cap Skagen. Lorsqu'il monta sur la plateforme, le feu était déjà éteint depuis longtemps, et le soleil se tenait haut dans le ciel. À un mille du rivage s'étendaient vers la mer des bancs de sable. À l'horizon apparurent ce jour-là de nombreux navires, et le marchand espérait, à l'aide de sa longue-vue, repérer parmi eux son propre « Karen Brønne ». En effet, il approchait ; à bord se

trouvaient Clara et Jørgen. Déjà ils apercevaient au loin le phare de Skagen et le clocher de l'église, qui semblaient de loin un héron et un cygne sur l'eau bleue. Clara était assise au bordage et regardait comment, l'une après l'autre, se dessinaient à l'horizon les dunes natales. Si le vent favorable continuait à souffler, ils seraient à la maison en moins d'une heure. Si proche était la joie des retrouvailles — si proche était aussi l'heure terrible de la mort.

Une voie d'eau se fit dans l'un des flancs du navire, et l'eau se précipita dans la cale. On se hâta de pomper l'eau, de boucher l'ouverture, on hissa toutes les voiles, on arbora le pavillon indiquant que le navire était en danger. Il ne restait plus qu'un mille environ à parcourir jusqu'à la rive ; au loin apparaissaient déjà des barques de pêche accourant au secours ; le vent poussait le navire vers la côte, le courant aidait, mais le navire s'enfonçait dans l'eau avec une rapidité effrayante. Jørgen entoura de son bras droit la taille de Clara.

Comme elle le regarda dans les yeux avant qu'il ne se jetât avec elle dans les flots, invoquant le nom de Dieu ! Elle poussa un cri, mais elle n'avait rien à craindre — il ne la lâcherait pas.

Le prince tient la demoiselle dans ses bras !

Jørgen aussi prit cette résolution à l'heure du terrible danger. Son habileté à nager lui fut alors utile ; tantôt il travaillait des deux jambes et de sa main libre — de l'autre il pressait fermement la jeune fille contre lui —, tantôt il s'abandonnait au courant, remuant à peine les jambes ; bref, il utilisait tous les procédés qu'il connaissait pour économiser ses forces et atteindre la rive.

Soudain, il sentit que Clara poussa un profond soupir et fut prise d'un tremblement convulsif... Il la serra encore plus fort contre lui. Les vagues déferlaient au-dessus de leurs têtes ; le courant les soulevait ; l'eau était si pure et si transparente. Pendant une minute, il crut apercevoir dans les profondeurs un banc de maquereaux brillants ou, peut-être, était-ce le monstre marin lui-même, prêt à les engloutir... Les nuages, glissant dans le ciel, projetaient sur l'eau une ombre légère, puis de nouveau les rayons du soleil y jouaient. Des volées d'oiseaux tournoyaient en criant au-dessus de la tête de Jørgen ; les canards sauvages, se balançant somnolents sur les flots, s'envolèrent effrayés à son approche. Et les forces du nageur déclinaient toujours... Il le sentait ; il restait encore beaucoup à nager avant d'atteindre le rivage, mais le secours était proche, la barque approchait. Soudain, il distingua nettement sous l'eau une forme blanche qui le regardait fixement... Une vague le saisit, la forme s'approcha... Il ressentit un choc... tout s'obscurcit devant ses yeux !..

Sur le récif, sous l'eau, gisait une épave de navire ornée d'un galion représentant une femme appuyée sur une ancre. C'est contre sa pointe, dressée vers le haut, que Jørgen, poussé par le courant, vint heurter. Il plongea sans connaissance dans l'eau avec son fardeau, mais la vague suivante les rejetta tous deux vers la surface.

Les pêcheurs hissèrent les deux corps dans la barque ; le visage de Jørgen était tout couvert de sang ; il gisait comme mort, mais il tenait la jeune fille si fermement qu'on eut peine à la libérer de ses mains. On la déposa, pâle et sans vie, au fond de l'embarcation qui faisait route vers Skagen.

On mit en œuvre tous les moyens, mais on ne parvint pas à rappeler Clara à la vie. Depuis longtemps déjà, Jørgen nageait avec un cadavre entre les bras, luttant et succombant, pour sauver une morte.

Quant à Jørgen lui-même, il respirait encore, et on le transporta dans la maison la plus proche, derrière les dunes. Un certain barbier-chirurgien, qui était en même temps forgeron et épicier, pansa sa blessure en attendant le médecin, pour lequel on avait envoyé à Hjørring.

Le cerveau du malade était atteint ; il gisait dans le délire, poussant des cris sauvages, mais le troisième jour, il tomba dans l'assoupissement. La vie semblait tenir en lui à un fil, et, selon les paroles du médecin, il aurait mieux valu que ce fil se rompît.

— Que Dieu veuille qu'il meure ! Il ne sera plus jamais un homme ! Mais il ne mourut point, le fil ne se rompit pas ; en revanche, le fil des souvenirs se brisa, toutes les facultés intellectuelles furent coupées à la racine — voilà ce qui est terrible ! Il ne resta qu'un corps, qui se préparait à guérir et à vivre à sa manière. Le marchand Brenne prit Jørgen chez lui.

— Il a souffert en sauvant notre enfant ! dit le vieillard. Désormais, il est notre fils.

On se mit à appeler Jørgen le fou. Mais ce n'était pas tout à fait exact ; il ressemblait à un instrument dont les cordes, affaiblies, avaient cessé de résonner. Seulement pendant un instant, lors de rares minutes, elles retrouvaient leur ancienne élasticité et sonnaient, et alors on n'entendait que quelques accords isolés d'anciennes mélodies. Les images du passé surgissaient puis disparaissaient de nouveau, et Jørgen restait assis, fixant stupidement l'espace d'un regard immobile. Il faut croire qu'au moins il ne souffrait pas. Ses yeux noirs avaient perdu leur éclat, ils regardaient sans vie, ternes.

« Pauvre Jørgen, l'idiot ! » disait-on de lui.

Ainsi donc, voilà à quoi avait abouti l'enfant que sa mère avait porté dans son sein pour une vie si riche de bonheur qu'il eût été une fierté impardonnable de la désirer, sans même parler de l'attendre au-delà de celle-ci ! Ainsi, toutes les riches capacités de l'âme étaient-elles parties en poussière ? La détresse, le chagrin et le malheur avaient été son partage ; tel un bulbe de fleur luxuriant, il avait été arraché d'une terre fertile et jeté sur le sable — pour y pourrir ! Une créature faite « à l'image et à la ressemblance » de Dieu Lui-même ne méritait-elle pas un meilleur sort ? Tout en ce monde n'est-il donc que le jeu de hasards vides ? Non ! Le Seigneur miséricordieux lui préparait certainement, dans l'autre vie, une récompense pour tout ce qu'il avait enduré dans celle-ci. « La miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes Ses œuvres ! » — ces mots du psalmiste, la pieuse épouse du marchand les répétait avec foi, et sa prière du cœur était une supplication pour le prompt transfert de Jørgen dans le royaume de la miséricorde divine, où règne la vie éternelle.

On enterra Clara dans le cimetière que le sable envahissait de plus en plus. Mais Jørgen semblait même ne pas en avoir conscience ; cela n'entrait pas dans l'étroit cercle de ses pensées ; elles ne saisissaient que des lambeaux du passé. Chaque dimanche, il accompagnait la famille du marchand à l'église et s'asseyait tranquillement, fixant devant lui un regard vide. Mais un jour, tandis qu'il écoutait le chant des psaumes, il poussa un soupir, ses yeux brillèrent et se fixèrent sur l'endroit près de l'autel où, un an auparavant, il s'était tenu à genoux aux côtés de sa bien-aimée défunte. Il prononça son nom, pâlit comme un linge et pleura.

On l'aida à sortir de l'église, et il dit qu'il se sentait tout à fait bien. Il ne se souvenait plus de ce qui lui était arrivé, il ne se souvenait de rien. Oui, le Seigneur l'avait durement éprouvé ! Mais qui pourrait douter de la sagesse et de la miséricorde de Notre Créateur ? Notre cœur, notre raison nous parlent de Sa sagesse et de Sa miséricorde, et la Bible le confirme : « Sa miséricorde est au-dessus de toutes Ses œuvres ! »

Et en Espagne, où la brise chaude caresse les orangers et les lauriers, souffle sur les coupoles dorées des Maures, où retentissent les chants, où claquent les castagnettes, où défilent dans les rues des processions d'enfants portant des cierges et des bannières flottantes, vivait dans une demeure somptueuse un vieillard sans enfants, le plus riche des marchands. Que n'eût-il pas donné de sa fortune pour seulement retrouver ses enfants, sa fille ou son petit-enfant, auquel peut-être il n'était pas destiné de voir la lumière, et par conséquent la vie éternelle ? « Pauvre enfant ! »

Oui, pauvre enfant ! En effet un enfant, bien qu'il eût déjà atteint sa trentième année ; voilà jusqu'à quel âge avait vécu Jørgen à Skagen.

Les amoncellements de sable recouvraient déjà le cimetière jusqu'au mur même de l'église, mais les mourants voulaient néanmoins être inhumés auprès de ceux qui les avaient précédés dans l'éternité, leurs proches et ceux chers à leur cœur. Le marchand Brenne et sa femme reposèrent eux aussi sous le sable blanc, près de leur fille.

Le printemps arriva, temps des tempêtes ; les dunes fumaient, la mer soulevait haut ses vagues, les oiseaux volaient en nuées au-dessus des dunes, poussant des cris. Navire après navire venait se briser contre les récifs.

Un soir, Jørgen était assis seul dans la chambre, et soudain s'alluma dans sa poitrine une aspiration inquiète, un élan vers le lointain, qui si souvent, dès son enfance, l'avait entraîné hors de la maison, vers les dunes et la steppe.

« À la maison, à la maison ! » répétait-il ; personne ne l'entendit ; il sortit de la maison et se dirigea vers les dunes ; le sable et les menus cailloux lui volaient au visage, tourbillonnant autour de lui en colonnes. Le voici arrivé à l'église. Le sable avait enseveli tout le mur et même les fenêtres jusqu'à moitié, mais le passage menant aux portes avait été dégagé. Les portes n'étaient pas fermées et s'ouvrirent facilement ; Jørgen entra.

Le vent hurlait au-dessus de la ville ; un ouragan terrible éclata, tel que les habitants n'en avaient jamais connu de souvenir, mais Jørgen était déjà dans la maison de Dieu. Autour régnait une nuit sombre, mais dans son âme il faisait clair, un feu spirituel s'y embrasait, qui ne s'éteint jamais tout à fait. Il sentit qu'un lourd bloc, qui pesait sur sa tête, tomba soudain avec fracas. Il lui sembla entendre les sons d'un orgue, mais c'était la tempête qui hurlait et la mer qui gémissait. Jørgen s'assit à sa place ; l'église s'illumina de lumières ; une chandelle s'allumait après l'autre ; une telle splendeur, il ne l'avait vue qu'une seule fois dans sa vie, dans la cathédrale espagnole. Les anciens portraits des bourgmestres et des juges reprirent vie, descendirent des murs où ils pendaient depuis des années et prirent place dans les tribunes. Les portes et les battants de l'église s'ouvrirent grand, et tous les paroissiens défunts entrèrent, vêtus de leurs habits de fête tels qu'ils les portaient en leur temps. Ils avancèrent au son d'une musique merveilleuse et s'assirent à leurs places. Le chœur entonna des psaumes ; les sons jaillirent en vagues puissantes. Les vieillards, parents adoptifs de Jørgen, le marchand Brenne avec sa femme, étaient là aussi, et à côté de Jørgen était assise leur douce et aimante fille Clara. Elle tendit la main à Jørgen, et ils allèrent ensemble vers l'autel, s'agenouillèrent, et le prêtre unit leurs mains, les bénissant pour vivre dans la paix et l'amour !.. Retentirent les sons des trompettes ; des sons pleins sanglotèrent béatement, comme des centaines de voix d'enfants, s'enflèrent en accords puissants, exaltant l'âme, turbulents, de l'orgue, puis se transformèrent de

nouveau en notes tendres, envoûtantes, mais capables pourtant d'ébranler les caveaux funéraires !

La petite nef suspendue sous le plafond descendit, devint soudain si grande, magnifiquement ornée, avec des voiles de soie, des vergues dorées, des ancres d'or et des câbles de soie, tel ce navire dont parle une ancienne chanson. Les nouveaux mariés montèrent à bord du navire, tous les autres paroissiens à leur suite ; il y eut de la place pour tous, tous étaient bien. Les murs et les voûtes de l'église fleurirent comme le sureau et les tilleuls odorants, et tendirent doucement vers le navire leurs branches et leurs feuilles, s'entrelacèrent

au-dessus de lui, une tonnelle verte. Le navire s'éleva et navigua dans les airs. Toutes les bougies de l'église se transformèrent en petites étoiles, le vent chantait des psaumes, et les cieux eux-mêmes chantaient :

« Amour ! Béatitude ! Aucune vie ne périra, mais sera sauvée ! Béatitude ! Alléluia !.. » Ces mots furent les derniers de Jørgen : le fil qui retenait son âme immortelle se rompit... Dans l'église sombre gisait seulement un corps sans vie, tandis qu'autour d'elle la tempête faisait toujours rage, le sable tourbillonnant en vortex.

Le jour suivant était dimanche ; le matin, les paroissiens et le prêtre se rendirent à l'église. Il fut difficile d'y accéder : le chemin était devenu presque impraticable. Enfin, ils arrivèrent, mais... les portes de l'église se trouvèrent ensevelies sous le sable ; devant elles s'élevait toute une colline. Le prêtre récita une courte prière et dit que le Seigneur avait fermé pour eux la porte de cette Sa maison, et qu'il leur fallait Lui édifier ailleurs un nouveau temple.

Ils chantèrent un psaume puis se dispersèrent vers leurs demeures.

On ne retrouva Jørgen ni dans la ville, ni sur les dunes, où qu'on cherchât, et l'on décida qu'il avait été emporté par les vagues.

Quant à son corps, il reposait dans une tombe grandiose — au sein même du temple. Le Seigneur ordonna à la tempête de recouvrir sa tombe de terre, et il demeure encore aujourd'hui sous ce lourd manteau de sable.

Les sables ont recouvert les voûtes majestueuses du temple, et maintenant poussent au-dessus d'eux l'épine et les roses sauvages. Des sables émerge seule une cloche-tour — monument magnifique sur la tombe de Jørgen, visible de loin à plusieurs milles à la ronde. Aucun roi n'a jamais reçu de monument plus splendide ! Nul ne troublera le repos du défunt ; nul ne sait, ou du moins ne savait jusqu'à présent, où il fut enseveli. Quant à moi, c'est le vent, qui erre au-dessus des dunes, qui m'a raconté tout cela.

